

03732

107L88

OKLIKE
OTHEK

NAPOLÉON

A BERLIN,

OU

LA REDINGOTE GRISE,

COMÉDIE HISTORIQUE EN UN ACTE

MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR

MM. DUMERSAN ET DUPIN;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS,

LE 15 OCTOBRE 1830.

« Il avait petit chapeau
« Avec redingote grise. »

DE BÉRANGER.
SOUVENIRS DU PEUPLE.

.....
PRIX : 1 FR. 50 C.
.....



Paris.

CHEZ LES ÉDITEURS :

PAUL BANÈS, CORRESPONDANT DES THÉÂTRES,

rue de l'Échiquier, n° 16;

R. RIGA, FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

1830

Dupin.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

NAPOLÉON.	M. CAZOT.
LA COMTESSE D'HATZFELDT.	M ^{lle} PAULINE.
LE BARON D'OLBRUCK, son cousin.	M. ASTRUC.
LE CONSEILLER BITTERBRACK, attaché à la légation bavaroise.	M. ODRY.
KOLBAK, noble prussien.	M. CHARLES.
BURMANN, meunier.	M. LEFÈVRE.
NANCY, sa fille.	M ^{lle} MARCHETTI.
LUCIEN, voltigeur de la garde.	M. LHÉRIE.
FRITZ, fils du concierge du château d'Hatzfeldt.	M. SYLVESTRE.
OFFICIERS PRUSSIENS, déguisés en paysans.	
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.	
OFFICIERS FRANÇAIS.	
VOLTIGEURS DE LA GARDE.	

(La scène est en Prusse, au château d'Hatzfeldt, à l'extrémité d'un faubourg de Berlin.)

Les personnages seront placés en tête de chaque scène comme ils doivent être au théâtre. Le premier à la gauche du spectateur.

NAPOLEON

A BERLIN,

COMÉDIE HISTORIQUE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

Le théâtre représente un salon. Les trois portes de fond donnent sur une galerie ou un autre salon, ayant une porte au milieu. Deux fauteuils sont entre les portes. Il y a une cheminée à gauche, et une porte latérale au premier plan à droite du spectateur.



SCÈNE PREMIÈRE.

(On entend battre le rappel.)

FRITZ, arrivant.

C'est drôle, la guerre !... c'est amusant... quand c'est fini.

AIR : *vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.*

D'être plus tranquille il me tarde ;
Ce château si noble et si vieux
Sert aux Français de corps de garde,
Et l'empereur est dans ces lieux.
Suis-j' t'y content de sa présence ?
Non ; mais, comme il est l'maitre ici,
Je dirai tout ce que j'en pense
Aussitôt qu'il sera parti.

Nous nous serions bien passés de l'honneur qu'il nous a fait.

SCÈNE II.

BURMANN, FRITZ.

(Burmann va pour entrer dans la galerie.)

FRITZ.

Tiens, c'est vous, père Burmann ; où alliez-vous donc, par-là ?

BURMANN.

Je te cherchais, Fritz.

FRITZ.

Eh bien ! est-ce que vous n'amenez pas votre fille avec vous ?

BURMANN.

Je suis venu devant ; elle ne va pas tarder à se rendre aux ordres de M. le comte d'Hatzfeld.

FRITZ.

Dame ! je suis un bon parti, moi, fils du concierge du château... mais qu'est-ce que l'on m'a donc dit d'un jeune Français, d'un petit voltigeur de la garde ?...

BURMANN.

Lucien ?

FRITZ.

Je ne sais pas son nom.

BURMANN.

Ce jeune homme avait été blessé en défendant son drapeau, on le croyait mort, nous l'avons sauvé ; ça m'a porté bonheur.

FRITZ.

Comment cela, père Burmann ?

BURMANN.

Quelque temps après la guérison de Lucien et son départ de chez moi, la guerre se rapprocha de Berlin ; nos soldats, pour ôter aux Français toute ressource, dévastaient le pays, brûlaient les habitations ; mon moulin, ma seule fortune, devint la proie des flammes.

FRITZ.

J'ai su ça, que votre moulin à eau avait été en feu.

BURMANN.

Quand je vis mon pauvre bâtiment en cendres, et la roue qui tournait toujours, entraînée par le courant, le désespoir me prit ; je me dis : Me voilà ruiné, je n'ai qu'un parti à prendre ; c'est de me jeter la tête la première sous la roue de mon moulin.

FRITZ.

Mais vous auriez été moulu comme un sac de grain.

BURMANN.

C'est que je voulais... Je m'élançai... tout à coup je me sens retenir... *Qu'est-ce que tu vas faire là ?* me demande-t-on. — Je me retourne et je vois devant moi, un homme qui me dit d'un ton brusque : *Ta maison est brûlée, fais en rebâtir une autre.* Il me jette une bourse pleine d'or et il disparaît.

FRITZ.

Et comment était-il fait ? quelle figure avait-il ?

BURMANN.

Je ne l'ai pas bien vu, il faisait nuit ; mais il avait une redingote grise.

FRITZ.

Ah ! bah ! la nuit tous les chats sont gris.

BURMANN.

Elle était grise, j'en suis sûr, et il avait un chapeau à cornes.

FRITZ.

A cornes ! c'était peut-être le diable.

BURMANN.

C'était plutôt un ange.

FRITZ.

Qu'est-ce que vous dites, père Burmann ! un ange avec un chapeau à cornes...

BURMANN.

Enfin c'était un être bienfaisant, car il me dit en s'éloignant : *Celui que j'ai sauvé de la mort doit être heureux ; je veillerai sur toi et sur ta famille.*

FRITZ.

C'est d'autant plus agréable, que je vais être de votre famille. (*Ritournelle*). Mais chut ! voilà M. le baron d'Olbruck qui vient par ici avec nos paysans.

SCENE III.

LES MÊMES, LE BARON D'OLBRUCK, OFFICIERS déguisés, PAYSANS, PAYSANNES, entrant par les portes du fond.

LES PAYSANS.

AIR : *Sous le riant ombrage. (la Fiancée.)*

Allons, que l'on s'en donne,
Dansons sans nous r'poser ;
Monsieur l'baron l'ordonne,
Il faut bien s'amuser.

LE BARON.

Que la musique vibre !
De sauter, sans façon,
Je veux que l'on soit libre,
Sous peine de prison.

LES PAYSANS.

Allons, que l'on s'en donne, etc.

FRITZ.

Vous êtes bien bon, monsieur le baron.

LE BARON.

Mon noble cousin, le comte d'Hatzfeld est encore meilleur que moi, puisqu'il veut bien se donner la peine de marier un grand imbécille comme toi.

FRITZ.

Il est bien honnête, et vous aussi.



LE BARON.

Cette noce distraira la comtesse en l'absence de son mari.

FRITZ.

C'est vrai que madame la comtesse ne s'amuse guère au château, pendant que monsieur le comte est... Où est-il donc monsieur le comte ?

LE BARON.

Cela ne te regarde pas. (*A part.*) Si ces drôles-là allaient se douter de quelque chose... heureusement que ça n'a pas d'idées! (*Haut.*) Vous danserez toute la nuit.

FRITZ.

C'est trop gai.

LA BARON.

Vous boirez jusqu'au soir.

FRITZ.

C'est trop fort.

LE BARON.

Je paierai tout.

FRITZ.

C'est trop juste.

LE BARON.

N'oubliez pas d'inviter à la noce tous les Français qui se trouvent dans ce château. (*A part.*) Cela est très-important pour notre projet.

FRITZ.

Mais monsieur le baron...

AIR : *Voulant par ses OEuvres complètes.*

Ne connaissez-vous pas ces drilles ?
Ils boiront not' vin.

LE BARON.

C'est parfait.

FRITZ.

Ils embrass'ront nos jeunes filles.

LE BARON.

Tant mieux, si ce jeu là leur plaît.

FRITZ.

Si nous nous plaignons d'un ton rude,
Ils nous battront ençor après.

LE BARON.

Mes enfans, avec les Français,
N'en avez-vous pas l'habitude !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LUCIEN.

TOUTES LES FILLES.

V'là monsieur Lucien !

LUCIEN.

Bon ! me voilà en pays de connaissance.

LE BARON.

Quel est ce jeune soldat qui se trouve mêlé parmi nos villageois ?

FRITZ.

Pardi, c'est le voltigeur de la garde...

BURMANN.

Que j'ai eu le bonheur d'avoir pour hôte.

LUCIEN, *vivement.*

Ah ! c'est vous, père Burmann... (*Il lui serre la main.*) Que je suis aise de vous revoir!.. et votre fille, votre jolie Nancy, où est-elle ?

FRITZ.

Ça ne vous regarde pas, voltigeur.

LUCIEN.

Pourquoi donc ? une jeune et jolie fille, qui a un bon cœur et des yeux charmans, ça regarde toujours un soldat.

LE BARON.

Certainement, jeune homme ! Est-ce que vous faites partie de la garde qui monte aujourd'hui ?

LUCIEN.

Et qui veille pour notre général, oui, monsieur.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Près de sa chambre, en sentinelle,

Oui, ce matin j'étais déjà ;

Cette nuit, encor avec zèle,

A cette porte on me verra.

Je suis fier quand on m'y regarde :

C'est là, dans cet appartement,

Qu'avec fidélité je garde

Ce que le monde a de plus grand. (*bis.*)

LE BARON :

Qu'est-ce que vous dites... à cette porte?... il n'y a pas de factionnaire.

LUCIEN.

Le jour, non ; mais nous avons des ordres pour qu'il y en ait toutes les nuits.

LE BARON, *surpris.*

(*A part.*) Ah! ah!... (*Haut.*) Et moi, qui voulais vous inviter à une noce. On doit danser jusqu'au jour dans le château.

LUCIEN.

Oh! je danserai... je danserai quand j'aurai fait ma faction.

FRITZ.

Il avait bien besoin de l'inviter.

LUCIEN.

Qui est-ce donc qui se marie? Je parie que c'est ce grand garçon-là?

FRITZ.

A quoi voyez-vous ça?

LUCIEN.

A votre mine. Les maris ont une physionomie toute particulière.

FRITZ.

C'est particulier!

LE BARON.

Burmann, allez donc chercher votre fille!

LUCIEN, *surpris.*

Quoi! c'est Nancy qui est la mariée!

FRITZ.

Comme vous dites, voltigeur.

LUCIEN.

C'est invraisemblable!

FRITZ.

C'est pourtant historique.

LUCIEN.

Et vous, père Burmann, vous consentez...

BURMANN.

Je suis forcé d'obéir à monsieur le comte. Adieu Lucien...
Allons chercher ma fille.

FRITZ.

Je vais au-devant de ma fiancée.

LUCIEN.

Et moi je vais au corps-de-garde.

TOUS.

Chœur de Rossini.

Allons chercher la future,
L' bonheur l'appelle en ce séjour;
Aujourd'hui la signature,
Et demain mes amis, et demain le grand jour.

LUCIEN.

Ils vont chercher la future!

L'hymen l'appelle en ce séjour.
La maudite signature !
Pour moi, quel chagrin en ce jour !

(*Il sort brusquement.*)

LE BARON.

Au roi, pour montrer ton astuce,
Fais des soldats....

FRITZ.

C'est ratifié.
J'vas travailler pour le roi d'Prusse,
Sitôt que je s'rai marié.

TOUS.

Allons chercher la future, etc.

SCÈNE V.

LE BARON, PLUSIEURS OFFICIERS *vêtus en paysans, revenant mystérieusement.*

CHOEUR, *avec mystère.*

AIR : *du Diable à quatre.*

Auprès de vous, nous venons tous nous rendre ;
Vous voyez notre empressement.
Parlez, que faut-il entreprendre? (*bis.*)
Et pourquoi ce déguisement? (*bis.*)

LE BARON.

Cette noce a été imaginée par le comte d'Hatzfeldt pour cacher nos projets ; nous profiterons du désordre de cette fête pour approcher de l'Empereur et l'enlever.

TOUS.

L'enlever !

LE BARON.

Silence ! écoutez ce que m'écrit le comte d'Hatzfeldt, qui est en ce moment à Berlin incognito :

« Mon cher cousin, j'ai trouvé l'homme qu'il nous faut
« pour faire parvenir mes dépêches au prince de Hohenloe.
« Il est persuadé qu'il agit dans l'intérêt du vainqueur : c'est
« une espèce de conseiller de légation, bavaois, et qui se
« fait appeler le baron de Bitterbrack ; vain et crédule, vous
« en ferez tout ce que vous voudrez. Gardez toujours le se-
« cret vis-à-vis de la comtesse ; sa tendresse s'alarmerait des
« dangers que je cours. »

On pourrait nous surprendre ; allez rejoindre la noce, et cette nuit...

KOLBAK.

Mais le factionnaire qu'on doit mettre à cette porte ?

LE BARON.

Je vous promets qu'il dormira profondément.

LE CHOEUR reprend en sortant :

Auprès de vous, nous viendrons tous nous rendre :
Vous verrez notre empressement ;
Oui, nous saurons tout entreprendre.
Comptez sur notre dévouement.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE BARON.

LE BARON, *avant que la comtesse soit entrée.*

Voici la comtesse, elle va me questionner..... c'est une femme d'un caractère étonnant... elle adore son mari... tenons-nous bien.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que j'apprends donc, monsieur le baron, une fête des chants, des danses, quand l'ennemi vainqueur est dans notre capitale.

LE BARON, *à part.*

Nous y voilà. (*Haut.*) Il s'agit d'une noce, madame la comtesse, et vous savez que l'amour ne connaît point d'obstacle.

LA COMTESSE.

Et c'est mon mari qui fait ce mariage?

LE BARON.

Il me paraît tout simple qu'un bon seigneur marie ses vaisseaux....

LA COMTESSE.

Mais cette jolie petite Nancy a-t-elle de l'inclination pour ce grand nigaud de Fritz?

LE BARON.

Est-ce que ces gens-là ont des inclinations !

LA COMTESSE.

Monsieur le comte revient donc de Berlin pour assister à cette noce ?

LE BARON.

Je ne le pense pas.

LA COMTESSE.

Mon cher cousin, vous me trompez !...

LE BARON.

Moi, madame...

LA COMTESSE.

Je sais tout.

LE BARON, *à part.*

O ciel !

LA COMTESSE.

On m'a rendu compte des démarches de mon mari.

LE BARON, *à part.*

Quelle imprudence !

LA COMTESSE.

Il envoie chaque soir à la maison de campagne qu'habite la princesse d'Hohenloe.

LE BARON.

Qu'entends-je !

LA COMTESSE.

Son mari est absent, la princesse est jeune et belle.

LE BARON, *à part.*

Elle prend le change, tant mieux.

LA COMTESSE.

AIR : *vaudeville de Psyché.*

La princesse, dans la retraite,
Cherche, dit-on, à calmer ses ennuis.
Elle est aimable, elle est coquette,
Elle fut long-temps à Paris.
En combattant pour la Prusse chérie,
Que mon mari, par la gloire emporté,
Brûle d'amour pour la patrie;
Je ne veux pas d'autre infidélité.

LE BARON.

Lui infidèle! ah! ma chère cousine, croyez que le comte vous trouve infiniment mieux que la princesse.

LA COMTESSE.

J'en serais sûre s'il n'était pas mon mari... mais enfin un ordre lui prescrit de se retirer dans ses terres. Pourquoi me laisse-t-il dans ce château, aux portes de la ville, lorsqu'il sait que l'Empereur l'habite.

LE BARON.

• C'est une preuve de confiance, et vous-même feriez bien de céder aux instances du vainqueur, qui, plusieurs fois a paru désirer de vous voir.

LA COMTESSE.

Qui! moi?... jamais.

AIR : *vaudeville de l'Héritière.*

Devant celui qui cause nos alarmes,
Puis-je porter un front riant!
Quand il brille par ses faits d'armes,
Irais-je rendre, en ce moment,
Son triomphe plus éclatant!
Une femme modeste et sage
Peut admirer ses ennemis;
Mais elle ne doit son hommage
Qu'aux défenseurs de son pays.

SCÈNE VII.

FRITZ, LA COMTESSE, LE BARON.

FRITZ, *accourant.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! ils n'en feront pas d'autres.

LE BARON.

De qui parles-tu?

FRITZ.

Des Français.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce qu'ils ont fait?

FRITZ.

Ils ont enlevé ma prétendue... pauvre petite Nancy!

LA COMTESSE.

Explique-toi donc!

LE BARON.

Comment l'ont-ils enlevée?

FRITZ.

Dam'! comme on enlève! Est-ce que je sais?

LA COMTESSE.

Tu ne les a donc pas vus?

FRITZ.

Pas bien, parce que je me suis sauvé.

LA COMTESSE.

Poltron! tu te sauves lorsqu'on enlève ta femme!

FRITZ.

Ils étaient dix mille!

LE BARON, *riant.*

Bon!

FRITZ.

C'est bien malheureux pour moi...

LA COMTESSE.

Pauvre garçon! tu l'aimes donc bien?

FRITZ.

Je vous en réponds!... M. le comte lui donnait une grosse dot!...

LA COMTESSE, *au baron.*

Ses regrets ne sont pas nobles.

LE BARON.

Que voulez-vous? ces vilains ont des idées qui leur ressemblent. (*On entend crier en dehors.*) La voilà! la voilà!

SCENE VIII.

LES MÊMES, NANCY, PAYSANS.

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est !

FRITZ.

Tiens ! c'est ma fiancée qu'on me ramène... déjà !

LE COMTESSE.

On vous avait donc enlevée, mon enfant ?

NANCY.

Non, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Qu'est donc venu nous conter Fritz ?

FRITZ.

Comment, mamzelle Nancy, il n'y avait pas sur la route quatre ou cinq mille Français...

NANCY.

Une vingtaine de maraudeurs, il n'y avait que ça ; nos Prussiens se sont tous enfuis ; alors ces hommes se sont approchés de moi, et ils m'ont ordonné de les suivre. J'étais toute tremblante, je pleurais et je marchais bien à contre cœur, lorsque passant derrière le château, l'un d'eux s'est écrié : *Ah ! le voilà ! — Qui ?* ont demandé les autres, *la redingote grise !* — A ces mots, ils se sont sauvés, et moi j'ai vu un monsieur qui se promenait les mains derrière le dos ; il avait sur la tête un petit chapeau à trois cornes, et il était vêtu d'une redingote grise...

FRITZ.

C'est la redingote au père Burmann.

NANCY.

Il s'est approché, et m'a dit : — *Qu'avez-vous mon enfant ?* — Oh ! monsieur, ai-je dit, vous me sauvez la vie ! — *Non, non, a-t-il repris... mais je suis heureux que ma présence ait fait fuir ces soldats.* — *Où alliez-vous ainsi ?* — Car j'ai bien retenu ses paroles. — *Au château, lui ai-je dit, où l'on va me marier... Un mariage ! C'est bien ! Vous aimez beaucoup votre prétendu sans doute ?* — *Non, monsieur, lui ai-je répondu.*

FRITZ.

Comment, mamzelle, vous lui avez dit cela ?..

NANCY.

Dame moi, je suis franche, vous le savez.

AIR : *vaudeville de Partie et Revanche.*

Je l'ai mis dans ma confiance :
Au premier abord, il a vu
Que c'était par obéissance
Que j'épousais mon prétendu.
Un' fille sag' se sacrifie,
Quand son pèr' témoigne un désir ;
Et vraiment quand on se marie,
C' n'est pas toujours pour son plaisir.

LA COMTESSE.

Achievez donc votre récit.

NANCY.

Nous avons vu les gens de la noce qui rentraient au château, je les ai appelés, et le monsieur à la redingote grise a disparu sans attendre mes remerciemens.

FRITZ.

Ça n'est pas honnête, mais c'est drôle.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCIEN.

LUCIEN.

Où est-il, ce coquin de Fritz... tu ne périras que de ma main... Comment tu as laissé enlever ta femme... tu m'en réponds sur ta tête.

FRITZ.

Un instant donc... la v'là.

LUCIEN.

Ma chère Nancy!

FRITZ.

Voltigeur! allez donc voltiger ailleurs, il n'y a pas de chère Nancy pour vous... Nous avons un protecteur mystérieux, une redingote grise qui veille sur nous, et nous ne craignons rien; allons chez le notaire.

LA COMTESSE.

Suivez-moi ma chère enfant.

CHOEUR.

Amis, conduisons la future ;
L' bonheur la ramène en ce séjour :
Aujourd'hui la signature,
Et demain mes amis, et demain le grand jour.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

LUCIEN, *seul.*

Il faut que je sois venu en Prusse pour tomber amoureux, moi qui jusqu'alors n'avais été que mauvais sujet ! mais je ne renonce pas à Nancy, mon général a fait la conquête de la

Prusse, c'est bien le moins que je fasse celle d'une jolie petite Prussienne; d'ailleurs, puisque je ne suis pas mort en défendant mon drapeau, il faut que je sois destiné à quelque chose d'heureux.. Mon pauvre drapeau... en voilà un morceau... (*Il le tire de son sein.*) Il ne me quittera jamais... Je l'ai mis là en disant : On percera les deux ensemble... Si l'empereur savait... bah ! il y a tant de traits plus beaux, que cela dans notre armée, et c'est si facile avec un tel chef.

AIR : de *Figaro*, de *Rossini*. (*Il Barbier.*)

Vive à jamais ce fils de la victoire !

A jamais, etc.

Nous le suivons, en chantant à la gloire !

En chantant, etc.

Ah ! le grand homme ! quel général, (*bis.*)

Que l' petit caporal !

Si quelque roi lui déclare la guerre,
Notr' général n'attend pas un instant,
Il prend son trône, il le donne à quelqu' frère,

C'est se conduire en bon parent. (*bis.*)

Mais si ce roi demande grâce,

Notr' général sur son trôn' le replace,

En lui disant : Soyez sag' désormais,

Cu j'vous mettrai pour quinze jours aux arrêts.

L' petit caporal sait se fair' justice ;

Il met les rois à la sall' de police.

Ah ! le grand homme, etc.

V'là la paix, plus d'ennemis,

Et j'vas rentrer dans mon pays ;

Mais si quelqu' jour, de ce qui nous regarde,

Les autr' voulaient s' mêler, soyons en garde.

Sachons combattre avec fierté,

Pour la gloire et la liberté.

Ah ! soyons sourds à de lâches alarmes ;

Jeunes Français, reprenons tous les armes.

N'attendons pas aux bords du Rhin,

Rentrons dans Vienne et dans Berlin.

Au galop,

Preste et tôt, } *bis.*

On nous verrait bientôt.

A la victoire, (*bis.*) on nous verrait courir soudain.

Mais quel est cet original?... Comme il regarde de tous côtés; ah ! c'est ce diplomate manqué, ce conseiller de la légation bavaroise, dont tout le monde se moque... il faut que je fasse comme tout le monde.

SCENE XI.

LUCIEN, BITTERBRACK.

BITTERBRACK, à part.

Dire que depuis un mois que je suis conseiller de légation,

on ne m'a pas encore demandé un seul conseil ! je me consolerais si j'étais honoré d'un seul coup d'œil, d'une seule parole du grand homme qui fait le destin de l'Europe !... de sa Majesté l'Empereur et Roi, protecteur de la confédération du Rhin, membre de la Légion d'honneur et de l'institut ! Je ne l'ai encore vu que sur les pièces de cinq francs, et ça ne suffit pas à ma satisfaction... Ah ! voilà un de ses braves...

LUCIEN.

Quelle caricature !

BITTERBRACK.

Ils me connaissent tous... (*A Lucien*). Jeune Français...

LUCIEN.

Vieux Bava-rois.

BITTERBRACK.

Je ne suis pas vieux, mes cheveux n'ont point blanchis dans le conseil... mais je suis poudré à blanc.

LUCIEN.

Je ne connais pas cette poudre là, moi.

BITTERBRACK.

Sans doute ! jeune soldat, ton cœur et ton bras, voilà ton apanage : le mien, c'est la tête et l'esprit.

LUCIEN.

Du diable, si je m'en serais douté.

BITTERBRACK.

Permettez-moi, jeune héros, jeune vainqueur des Cimbres et des Teutons (1)... car vous ignorez peut-être que les Prussiens d'aujourd'hui sont les Cimbres et les Teutons d'autre-fois.

LUCIEN.

Mon briquet ne leur a pas demandé leur nom quand il a tapé dessus comme sur une pierre à fusil.

BITTERBRACK.

Très-bien ! cependant !...

AIR : *de la Colonne.*

Les Prussiens font très-bien la guerre ;

Dans ce moment, ils sont vaincus ;

Mais qui sait ce qu'ils peuvent faire ?

Tous leurs soldats ne sont pas abattus ;

Ils ont encor des canons, des obus.

(1) On sait que les *Cimbres* occupaient la partie septentrionale d'une presqu'île de Danemarck qui a pris le nom de *Jut-Land*, et que cette nation, unie aux *Teutons*, est le premier peuple germanique qui ait osé attaquer les Romains. Les *Teutons* occupaient les bords de la Chersonèse-Cimbrique. Il est permis à M. Bitterbrack de croire que les Prussiens descendent de ces peuples barbares.

LUCIEN.

Ah ! tant mieux , que leur bronze tonne ,
Il anim'ra nos bataillons ,
Et nous leur prendrons tant d' canons ,
Que nous en f'rons une colonne !

BITTERBRACK.

Vous en ferez ce que vous voudrez ; écoutez , mon brave ,
je vais vous ouvrir mon cœur. Je suis atteint d'une idée fixe ,
d'une monomanie.

LUCIEN , à part.

Je me doutais bien qu'il était fou.

BITTERBRACK.

Je ne mourrai content que quand j'aurai vu de près celui
que j'oserai appeler l'homme du destin. Échanger une parole
avec lui, serait mon apogée !

LUCIEN.

Diable ! vous avez de l'ambition.

BITTERBRACK.

Oui , je naquis ambitieux ; et quand je voudrai me marier ,
je pourrai choisir entre plusieurs partis nationaux et étran-
gers , toujours dans la confédération ; l'hiver dernier on m'a
offert une Palatine , mais j'aime mieux prendre une Bava-
roise.

LUCIEN.

Où voulez-vous en venir ?

BITTERBRACK.

Le voilà : je désire obtenir une faveur du grand homme...
En ma qualité de diplomate émérite...

LUCIEN.

Et mérite , à part.

BITTERBRACK.

Diplomate émérite ensemble ! Savez-vous ce que c'est
qu'un diplomate?... Pour faire un diplomate vous prenez un
homme...

LUCIEN.

Un grand homme ?

BITTERBRACK.

La taille n'y fait rien.

LUCIEN.

Pourvu qu'il marche droit ?

BITTERBRACK.

C'est encore inutile , nous en avons vu qui clochaient et
qui n'arrivaient que plus vite... D'abord vous l'instruisez à
jurer.

LUCIEN.

Un diplomate , ça jure ?

BITTERBRACK.

Beaucoup... j'en connais qui n'ont fait que prêter des sermens.

LUCIEN.

Et ça leur a-t-il rendu la jambe mieux faite?

BITTERBRACK.

Non... mais ça les a mis sur un bon pied! Le serment est la base, la pierre angulaire de la diplomatie, dit Machiavel. Tenez .. je suppose que mon pouce est un souverain, un gros souverain... je lève la main devant le pouce, et je dis: Grand Roi, comptez sur mon zèle, mon dévouement, je vous serai toujours fidèle... je le jure.

(Geste du serment.)

LUCIEN.

Sans restriction?

BITTERBRACK.

Toujours !... c'est plus machiavélique. Le pouce tombe ; l'*index* monte sur le trône... Te voilà donc charmant *index*, nous attendions ton règne avec impatience, nous te serons fidèles... je le jure... L'*index* culbute, le *medium* monte sur le trône... Ah! grand *medium*, reçois nos vœux et nos sermens! Toi seul peux faire le bonheur du peuple. Nous rendons grâce à ton avènement inattendu que nous attendions!... mais surtout compte sur mon dévouement... je le jure!.... Ainsi de suite, jusqu'à extinction de doigts et de poumons! car ça fatigue beaucoup de jurer!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, à *Lucien*.

Eh bien! jeune homme, la danse va commencer, on boit le vin du Rhin, et vous vous amusez à causer avec monsieur le conseiller.

LUCIEN.

Oh! je ne m'amuse pas du tout; la preuve, c'est que je m'en vas.

LE BARON, à *part*.

Bou, j'irai le retrouver.

SCÈNE XIII.

LE BARON, BITTERBRACK.

LE BARON.

Et vous, conseiller, vous causez imprudemment avec un Français...

BITTERBRACK.

Dans l'intérêt de notre projet, je le sondais pour savoir....

LE BARON.

Mais vous ne devez rien savoir.

BITTERBRACK.

Cependant, un homme de ma sorte ne peut pas agir comme une simple machine.

LE BARON.

Au contraire, c'est ce qu'il faut.

BITTERBRACK.

Vous croyez ?

LE BARON.

Le moment est arrivé de vous faire connaître de Bonaparte. Qu'est-ce que c'est que cela ? *(Il lui montre une lettre.)*

BITTERBRACK, *regarde et dit avec malice :*

C'est une lettre !...

LE BARON.

Lisez la suscription.

BITTERBRACK, *lisant très-haut.*

Au...

LE BARON, *mystérieusement.*

Plus bas...

BITTERBRACK.

J'entends : *Au*, très-bas. (*A demi-voix.*) Au jardinier du prince de Hohenloe... Que diable le comte d'Hatzfeldt peut-il écrire à un jardinier ?

LE BARON.

C'est une ruse !... Le comte demande des caisses, des lauriers, (*appuyant*) *des grenadiers...*

BITTERBRACK.

Ah ! j'y suis ! et ce sont des grenadiers avec des bonnets à poil... ô diplomatie !

LE BARON.

Il faut faire parvenir cette lettre au prince aujourd'hui même, par un moyen adroit.

BITTERBRACK.

Oui, avec finesse, avec beaucoup de... Donnez, je vais la mettre à la poste.

LE BARON, *reprenant la lettre.*

Oui, pour que la lettre soit ouverte !

BITTERBRACK.

Vous me fermez la bouche ; il y a encore un moyen, c'est de choisir un messager...

LE BARON.

Il faudrait le mettre dans le secret.

BITTERBRACK.

Non. On prend un homme simple, une espèce d'imbécille qui ne se doute de rien... qui...

LE BARON, *confidentiellement.*

J'ai jeté les yeux sur vous.

BITTERBRACK.

Sur moi !...

LE BARON.

Songez comme cela vous mettra bien...

BITTERBRACK.

Dans les papiers du grand homme ; mais le château du prince d'Hohenloe est à soixante lieues de Berlin... et quoique j'aie envie d'aller loin...

LE BARON.

Le prince n'est plus dans ses terres...

BITTERBRACK.

Où est-il ?...

LE BARON.

Vous oubliez toujours, conseiller, que vous ne devez rien savoir.

BITTERBRACK.

Ah ! oui, c'est vrai.

LE BARON.

A une lieue d'ici, sur la route de Dresde, l'on trouve une maison à droite... des jalousies vertes... une grille ; c'est là que réside incognito la princesse d'Hohenloe, c'est elle qui recevra la lettre.

BITTERBRACK.

Ah ! c'est une très-jolie femme...

LE BARON.

Vous ne la verrez pas...

BITTERBRACK.

Bah !

LE BARON.

Vous frapperez cinq coups à la porte... Un homme avec une grande barbe viendra vous ouvrir.

BITTERBRACK.

J'aurais mieux aimé causer avec la princesse qu'avec la grande barbe.

LE BARON.

Vous ne devez rien dire ; voici la lettre, vous en répondez sur votre tête. Si vous nous trahissez... fusillé dans les vingt-quatre heures. (*à part.*) Je le tiens. ma lettre sera remise.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

(*Le jour baisse.*)

BITTERBRACK.

Fusillé dans les vingt-quatre heures, c'est dangereux..... mais c'est de la haute politique... Partons... cependant la nuit commence à venir et je n'ai pas d'armes... je vais prendre mon parapluie et ma redingote que j'ai laissés dans l'antichambre... O grand homme... grand homme! tu entendras parler de moi, ou tu y mettras de la mauvaise volonté!

(*Il sort à droite.*)

SCENE XV.

BURMANN, *arrivant du fond, un papier à la main.*

Je n'en reviens pas! il faut que mon protecteur soit dans ce château... Relisons ce billet : « Je t'ai sauvé la vie, mais j'ai « promis de la rendre heureuse. Tu maries ta fille, je veux la « doter, cependant c'est à condition qu'elle aimera celui « qu'elle épouse! » Je parcours tout le château pour rencontrer mon bienfaiteur... Quelqu'un vient!

SCENE XVI.

BITTERBRACK, BURMANN.

BITTERBRACK, *revenant avec un surtout gris et un chapeau à cornes.*

Me voilà convenablement vêtu pour commencer mon incognito.

BURMANN, *à part.*

Un chapeau à cornes; une redingote grise! serait-ce lui?.. (*Haut.*) Ah! mon bienfaiteur, mon sauveur... je vous reconnais...

BITTERBRACK.

Vous êtes plus avancé que moi, car je ne vous reconnais pas.

BURMANN.

Rappelez-vous ce jour où vous m'avez sauvé la vie!...

BITTERBRACK, *à part.*

Est-ce que je l'aurais sauvé sans le savoir!

BURMANN.

J'ai publié partout votre générosité!

BITTERBRACK, *à part.*

Voilà qui est admirable! si cela pouvait venir aux oreilles du grand homme! (*Haut.*) Je vous ai donc obligé: j'en suis bien aise.

SCÈNE XVII.

BITTERBRACK, FRITZ, BURMANN.

FRITZ.

Père Burmann, on vous demande là-bas.

BURMANN.

Arrive donc, Fritz, et regarde cet homme généreux.

FRITZ.

Je le regarde, beau-père.

BURMANN.

Tu ne devines pas!... cette redingote grise...

BITTERBRACK.

Ah! ça, mais, ils en veulent à ma redingote.

FRITZ.

Dieu!... serait-ce!... le sauveur de Nancy!...

BURMANN.

Oui, mon ami, et monsieur se charge de doter ma fille.

FRITZ.

Quel bonheur!...

BITTERBRACK.

Je n'ai pas dit cela.

BURMANN.

Vous l'avez écrit.

BITTERBRACK.

Ce n'est pas vrai.

BURMANN.

Voilà votre lettre.

BITTERBRACK.

Voyons ma lettre. (*A part.*) Comment me tirer de là! (*Haut.*)
C'est mon écriture... diable j'ai de la peine à lire... hum,
hum, hum...

BURMANN, lisant.

Je doterai ta fille à condition qu'elle aimera celui qu'elle épouse..

BITTERBRACK.

Ah! oui, c'est très-lisible à condition qu'elle épousera celui
qu'elle aime... Fort bien, elle ne peut pas vous aimer, nous
sommes trop laid!

FRITZ.

Comment nous sommes...

BURMANN.

Non pas monsieur, mais toi, Fritz.

BITTERBRACK.

C'est une figure que je vous fais.

FRITZ.

Mais...

BURMANN.

Voulez-vous, monsieur, que ma fille s'explique devant vous ?

BITTERBRACK.

Oui, j'en serais bien aise; sans cela, je ne donne rien.

BURMANN.

Toute la noce est en bas, on va se mettre à table... Si vous daignez accepter ?

BITTERBRACK.

Je suis forcé de m'éloigner pour deux ou trois heures...

FRITZ.

On restera à table toute la nuit.

BITTERBRACK.

Bon, je reviendrai, mes bons amis, comptez sur ma protection, comptez sur la dot. (*A part.*) Suis-je machiavélique! (*Haut.*) Allons, mes amis, je serai votre bienfaiteur, votre protecteur, mais serez-vous reconnaissans?...

BURMANN et Fritz.

Ah! monsieur!...

BITTERBRACK.

Jurez-le.

BURMANN et Fritz.

Nous le jurons.

BITTERBRACK.

Bon!... en voilà deux qui vont bien... Si vous manquez à votre parole, fusillés dans les vingt-quatre heures. Il est dix heures et demie, demain à pareille heure... Adieu, mes enfans.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

BURMANN, FRITZ, ENSUITE LUCIEN *qu'on vient de mettre en faction.*

BURMANN.

Que je suis heureux d'avoir retrouvé celui qui m'a sauvé la vie.

FRITZ.

Et qui m'a rendu ma petite Nancy.

FRITZ, *regardant du côté de Lucien.*

Tiens, v'là qu'on met le voltigeur en faction!... il est tenu

là le vainqueur!... je m'en vais être tout seul auprès de Nancy.

BURMANN.

Dis donc ? tantôt, tu avais de l'humeur.

FRITZ.

Pardine ! on ne s'occupait que du soldat... M. le baron lui versait à boire lui-même, il lui versait même très-souvent.

BURMANN.

Allons retrouver la noce.

FRITZ.

C'est juste ! (*Remontant la scène.*) Vous v'là donc en faction, voltigeur ? bien du plaisir, moi je vais auprès de Nancy...

LUCIEN.

Je crois que ce lapin-là veut se moquer de moi.

(*Il arme son fusil.*)

FRITZ.

Un instant... ne tirez pas... monsieur Burmann, mettez-vous devant moi.

BURMANN, *le poussant.*

Veux-tu bien me laisser ?

LUCIEN.

Au large !

FRITZ, *s'enfuyant.*

Je me sauve... oh ! la, la !

(*Il sort ; Burmann le suit.*)

SCENE XIX.

LUCIEN, *remettant l'arme au bras, il s'est avancé un peu sur le théâtre.*

Décampe... fais comme l'ennemi... oui, mais il est allé près de Nancy... ah ! bah ? elle ne l'aime pas... il l'épouse demain, cependant ! il est avec elle, il lui parle d'amour.

(*Il pose son fusil à terre, et s'accoude sur l'ouverture du canon.*)

AIR : *du deuxième acte de Fra Diavolo.*

La danse les appelle,
Et Fritz est auprès d'elle,
Tandis qu'en sentinelle,
Ici je reste, hélas !
Lucien, pourquoi ne peux-tu pas,
Auprès d'elle porter tes pas ?
Mais il te faut, hélas !
Rester ici l'arme au bras,
En valsant avec elle,
Fritz la tient dans ses bras.

Ah !

Moi , je soupire , hélas !
Et j'enrage tout bas.

Eh ! bien , qu'est-ce que j'ai donc ? (*Ouvrant les yeux et les frottant.*) Comment est-ce que le sommeil ?... (*Prenant vivement son fusil et se promenant l'arme au bras.*) Allons donc !... est-ce que le repos peut nous surprendre nous autres ! (*Se frottant les yeux.*) C'est inconcevable , j'ai eu tort de boire !... on me versait... mais ça ne m'a jamais fait cet effet là. (*Il s'arrête , va pour mettre son fusil à terre et reporte l'arme vivement.*) Non , je ne céderai pas...

(*Il est arrivé près du fauteuil qui est à gauche , entre les deux portes ; tout-à-coup , il tombe malgré lui sur ce fauteuil , et succombe au sommeil. La musique continue en sourdine pendant le monologue , et pendant la scène suivante.*)

SCÈNE XX.

LUCIEN endormi , NAPOLEON.

(*La porte du fond s'ouvre ; Napoléon paraît ; il s'avance lentement les mains derrière le dos , et arrive jusqu'au milieu du théâtre. Surpris de ne pas voir le factionnaire , il se retourne et s'aperçoit qu'il est endormi. Son premier mouvement est de mettre la main sur la garde de son épée. Il se rapproche de Lucien , aperçoit le morceau de drapeau que le jeune soldat a conservé sur sa poitrine ; il le saisit ; il entend du bruit : une porte latérale s'ouvre ; sur-le-champ , il prend l'arme du factionnaire , rentre dans la pièce du fond , et se trouve caché pour les acteurs , mais il est vu des spectateurs. Il garde l'attitude d'un soldat qui croise la baïonnette.*)

SCÈNE XXI.

NAPOLEON en faction , LE BARON D'OLBRUK , qui a ouvert doucement une porte qui donne sur le premier plan à gauche , appelle les conjurés ; ceux-ci paraissent et restent à l'entrée de la coulisse. LUCIEN est toujours endormi.

CHOEUR. — AIR : *Amis , déposons nos armes.* (Beniowski.)

Amis ,
Remplis d'espérance ,
Marchons en silence ,
Surprenons nos ennemis ,
Et sauvons notre pays !

LE BARON.

Je n'entends rien !... le factionnaire est endormi , j'en étais sûr... c'est moi-même qui ai versé l'opium dans son vin !.. (*Mouvement de Napoléon.*) Allons , mes amis , marchons. (*Ils s'avancent , Napoléon fait quelques pas et s'écrie avec force :*) Qui vive !

(*Le baron et tous les conjurés effrayés s'enfuient , et disparaissent par la porte du premier plan.*)

SCÈNE XXII.

NAPOLÉON, LUCIEN.

(Le jour commence à paraître. Napoléon va au jeune soldat, le secoue fortement, remet son fusil entre ses bras et disparaît.)

SCÈNE XXIII.

LUCIEN, *se réveillant.*

Ciel! j'ai dormi!... Que vois-je? quelqu'un s'éloigne à travers la galerie!.. si j'avais été surpris!.. non!..

AIR : *d' Aristipe.*

C'est à tort que je m'épouvante

De ce repos inattendu ;

Et j'en ai la preuve évidente,

Non, non, personne ne m'a vu...

Le zèle ardent de mes chefs m'est connu ;

Sur ce point-là jamais ils ne font grâce,

Et pendant que j'ai sommeillé,

(Montrant la porte de l'Empereur.)

Si l'on m'avait surpris à cette place,

Jamais je n'me serais réveillé!

Où donc est mon? drapeau je ne l'ai plus... Mais on vient... à mon poste!...

SCÈNE XXIV.

BITTERBRACK, LUCIEN, *dans la galerie se promenant l'arme au bras.*

LUCIEN.

Qui vive!

BITTERBRACK.

Diplomate.

LUCIEN.

Ah! c'est cet imbécille!

(Il continue sa faction, et peu de temps après disparaît dans la galerie.)

BITTERBRACK.

Impossible de passer, j'avais à peine fait une vingtaine de pas hors du château, qu'un petit conscrit m'a barré le chemin avec sa baïonnette. Je n'ai eu que le temps de croiser mon parapluie; voilà la lettre, il faut pourtant que je trouve un moyen quelconque...

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE, BITTERBRACK.

(Il fait jour tout-à-fait.)

LA COMTESSE, *à part.*

Voilà l'homme qu'on m'a signalé et qui porte les lettres de

mon mari à la princesse d'Hohenloe : effrayons-le pour savoir la vérité.

BITTERBRACK, *sans voir la comtesse.*

Cette lettre m'eût pourtant valu des récompenses flatteuses.

LA COMTESSE.

Je n'y tiens plus... Monsieur...

BITTERBRACK.

Ah! ah!...

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis la comtesse d'Hatzfeld.

BITTERBRACK.

Je sais le nom de madame, sa personne m'était inconnue.

LA COMTESSE.

Monsieur, puis-je savoir qui vous êtes?...

BITTERBRACK.

Le conseiller Bitterbrack, Bavaoais et allié du grand vainqueur.

LA COMTESSE, *à part.*

Si je pouvais le déterminer à me livrer sa lettre... (*Haut.*)
En attendant, vous vous faites le messager de monsieur d'Hatzfeldt?

BITTERBRACK.

Non, madame.... je suis envoyé extraordinaire... toujours dans le même but.

LA COMTESSE.

Mais cette lettre...

BITTERBRACK.

Nous appelons cela une note diplomatique.

LA COMTESSE.

Vous savez ce qu'elle renferme ?

BITTERBRACK.

Non, nous avons des diplomates qui sont instruits, d'autres qui ne savent rien... je suis dans la deuxième catégorie.

LA COMTESSE.

Si je vous disais que cette lettre peut causer le plus grand malheur...

BITTERBRACK.

Il serait possible !..

LA COMTESSE.

Si la perte d'une noble personne y était attachée....

BITTERBRACK.

Se peut-il!

LA COMTESSE.

Oui, monsieur le conseiller, on s'est moqué de vous.

BITTERBRACK , *furieux.*

S'il était vrai !...

LA COMTESSE.

Songez au mystère avec lequel ils ont conduit cette affaire.

BITTERBRACK.

Au fait , ils m'ont tout confié sans me rien dire.

LA COMTESSE.

Voyez le prince d'Hohenloe uniquement occupé de rallier les troupes , tandis que sa femme...

BITTERBRACK.

C'est chez elle que je devais me rendre.

LA COMTESSE.

Ouvrez donc les yeux , monsieur.

BITTERBRACK.

Je les ouvre , madame , autant que leur nature me le permet...

LA COMTESSE , *éclatant.*

C'est une infâme trahison !

BITTERBRACK , *surpris.*

Une trahison?.. Je marchais sur un volcan, sur un cratère... si vous ne m'aviez arrêté, quel saut je faisais... je vais tout réparer , madame , et cette lettre !...

LA COMTESSE , *avançant la main.*

C'est cela , monsieur...

BITTERBRACK.

Non , non , je ne vous la remettrai pas : mais dans un instant , elle sera entre les mains du GRAND NAPOLEON.

(Il court vers la galerie.)

LA COMTESSE , *étonnée.*

De Napoléon...

SCÈNE XXVI.

LA COMTESSE , LE BARON.

LE BARON.

Que s'est-il donc passé , madame ? et que parle-t-il de Napoléon ?

LA COMTESSE.

Frappé de l'idée que mon mari était infidèle , je suis venue reprocher à cet homme la commission dont il s'était chargé , et sur le mot de trahison , il est sorti comme vous avez vu !...

LE BARON.

Grand Dieu ! il faut courir après lui ! *(Remontant la scène.)*

Il n'est plus temps!.. le voilà qui cause dans la galerie avec le grand-maréchal... (*A la comtesse.*) Ah! madame, qu'avez-vous fait?... cette lettre était un avis de votre mari au général Hohenloe pour le prévenir du coup de main que nous devions tenter cette nuit sur Napoléon.

LA COMTESSE, *se laissant tomber sur un siège.*
Grand Dieu! j'ai dénoncé mon mari!

SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, FRITZ, NANCY, BURMANN, VILLAGEOIS,
VILLAGEOISES.

CHOEUR d'il Turco in Italia. (Rossini.)

Célébrons tous ce mariage,
Et livrons nos cœurs au plaisir!

LE BARON, *sévèrement.*

Taisez-vous!

FRITZ, *à part.*

Je n'y comprends rien... monsieur le baron qui était si pressé...

LE BARON, *frappant du pied.*

Silence, malheureux!

(*On entend battre la générale.*)

FRITZ.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va y avoir une bataille?

BURMANN, *regardant.*

Toute la galerie se remplit de militaires!

SCÈNE XXVIII.

LES MÊMES, BITTERBRACK.

BITTERBRACK, *arrivant avec empressement.*

Gare! gare! l'Empereur va passer par ici!... Vous ne savez donc pas la nouvelle?...

TOUS.

Quelle nouvelle?

BITTERBRACK.

On a voulu enlever l'Empereur cette nuit.

TOUS.

Enlever l'Empereur!

BITTERBRACK.

C'est moi qui ai tout découvert... grâce à ma diplomatie...

(Au baron.) Vous vouliez m'en donner à garder, mais je vous ai déviné.

LE BARON.

Vous êtes un sot !

BITTERBRACK.

Je suis diplomate...

LE BARON, *lui serrant le bras.*

Nous nous reverrons, monsieur !

(*Il sort.*)

BITTERBRACK.

Le comte d'Hatzfeldt est arrêté...

LA COMTESSE.

O ciel !...

TOUS.

Il est arrêté !...

BITTERBRACK.

La commission militaire s'assemble.

LA COMTESSE.

Et c'est par ma faute !...

BITTERBRACK.

Le grand-maréchal et moi nous avons arrangé tout cela en une minute.

(*On entend battre aux champs.*)

LA COMTESSE.

Quel est ce bruit ?

BITTERBRACK.

C'est l'Empereur... il se rend au conseil de guerre.

LA COMTESSE, *vivement.*

Je n'ai pas un instant à perdre.

(*Elle court au fond vers la galerie, et dans le moment où Napoléon arrive, elle se jette à ses pieds.*)

SCENE XXIX.

LES MÊMES, NAPOLÉON, SON ÉTAT-MAJOR, LUCIEN *au fond.*

LA COMTESSE.

Sire, la comtesse d'Hatzfeldt est à vos pieds.

(*Napoléon la relève, et descend la scène en lui donnant la main.*)

NAPOLÉON, *à la comtesse.*

Que demandez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

La grâce du comte d'Hatzfeldt !

NAPOLÉON.

La commission militaire est assemblée pour le juger.

LA COMTESSE.

Sire, mon mari n'est pas coupable.

NAPOLÉON, *lui montrant une lettre.*

Connaissez-vous cette écriture?

LA COMTESSE, *au désespoir.*

C'est celle de mon époux!

NAPOLÉON.

Cette lettre seule l'accuse.

LA COMTESSE.

Grand Dieu!

NAPOLÉON, *lui remettant la lettre.*

Si elle était détruite, il n'y aurait plus de preuves...

LA COMTESSE.

Se peut-il?...

(Napoléon lui montre la cheminée.)

LA COMTESSE, *avec élan.*

Ah!

(Elle jette la lettre au feu.)

NAPOLÉON.

Maréchal, faites remettre en liberté le comte d'Hatzfeldt.

LA COMTESSE, *à ses genoux.*

Ah! sire, vous enchaînez les cœurs par la reconnaissance.

BITTERBRACK, *à part.*

Absolument comme moi.

(La comtesse, restant aux genoux de Napoléon, cherche à lui saisir les mains.)

NAPOLÉON, *la relève.*

Allez embrasser votre époux.

(Il la reconduit jusqu'au fond; elle sort.)

SCENE XXX.

LES MÊMES, *excepté* LA COMTESSE.

BITTERBRACK.

A mon tour, il va me parler.

NAPOLÉON.

Il y avait ici une fête, une noce... Meunier Burmann!

BURMANN, *s'inclinant.*

C'est sa voix!... Ah! sire!...

NAPOLÉON.

J'ai promis une dot à votre fille.

NANCY.

C'est lui!

NAPOLÉON, *à Nancy.*

Approchez, mon enfant, n'ayez pas peur; le bonheur d'une famille ne m'est pas indifférent. Qui aimez-vous?

LUCIEN, *la main au shakos.*

Présent!

NAPOLÉON, *le regardant.*

Ah! ah!... (*A Nancy.*) Eh! bien?

NANCY.

Sire... c'est qu'on n'ose pas dire qu'on aime un soldat.

LUCIEN, *s'enhardissant et se mettant à la pose militaire, la main au shakos.*

Mais un soldat peut dire qu'il aime une jolie fille; n'est-ce pas, mon général?

NAPOLÉON.

Oui, quand il a sauvé son drapeau...

LUCIEN.

C'est lui qui m'a réveillé! (*Il se jette à ses pieds.*) Sire!...

NAPOLÉON, *le retenant.*

Tu n'es pas coupable, je le sais... je te rends cette preuve de ton courage... (*Il lui rend le morceau de drapeau.*) et j'y joins la croix d'honneur avec le grade de lieutenant; ce sera ta dot.

LUCIEN.

Ah! mon général!

NAPOLÉON, *se retournant vers son état-major.*

Messieurs, point de commission militaire aujourd'hui. Suivez-moi au conseil; nous nous occuperons de quelques articles du Code.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

BITTERBRACK, *à part.*

Guerrier législateur!... il me regarde, il va me parler... il va me dire quelque chose d'admirable....

(*Il salue profondément.*)

NAPOLÉON.

Que voulez-vous?...

BITTERBRACK, *embarrassé.*

Sire, nos cœurs épanouis... l'explosion... (*Napoléon lui tourne le dos et sort.*) C'est égal, c'est un grand homme!... Vive l'Empereur!

TOUS.

Vive l'Empereur!

FIN.